

MAINTENANT, ON SE LÈVE ET ON LES ÉCOUTE



Un chemin considérable a été parcouru depuis les années 1970 : dévoilement de l'étendue des violences sexuelles reconnues comme atteinte fondamentale aux droits humains, connaissance des mécanismes, évolution des législations...

Un combat patient mené par les femmes elles-mêmes et appuyé sur leur parole.

Un des faits majeurs des années 2010 a été le mouvement #metoo, exceptionnelle libération de la parole des femmes dénonçant leurs harceleurs, agresseurs et violeurs, et appelant à la fin de l'impunité. Leurs témoignages ont été fondamentaux pour faire basculer les représentations, notamment sur la notion de consentement et la mise au jour de l'inceste.

Alors, pourquoi n'en est-il pas de même pour la prostitution, dénoncée depuis des décennies dans de multiples livres, films ou témoignages produits par les intéressées ? Pourquoi la société leur oppose-t-elle une surdité persistante ? Avec ce dossier, nous montrons combien la parole de ces femmes parmi les plus opprimées est puissante et porteuse d'émancipation pour notre société toute entière. Alors, écoutons-les !

Dossier réalisé par Claudine Legardinier

LA PAROLE EMPÊCHÉE

Le système prostitutionnel organise le silence. C'est le silence qu'impose le proxénète, par la force ou la manipulation. C'est le silence que vient acheter le proxénète : un billet est l'assurance que la victime se taira. Un système verrouillé.

Rachel Moran, survivante irlandaise, l'a vécu : « Vous ne pouvez pas prétendre que vous avez été agressée parce que vous avez été payée pour cela ».

Fiona lui fait écho : « Il m'est arrivé que des hommes me brûlent avec une cigarette, je ne l'ai même pas dit au patron. Avec ce qu'on gagne, on doit se taire. »

Un exemple entre mille : le 20 avril 2023, une femme prostituée a été assassinée par un « client ». Elle aurait tenu des propos qui l'auraient « blessé ». « La règle d'or, c'est

apprendre à la fermer », pose Anne Darbes, femme trans, survivante de la prostitution. « Les clients, tu ne les contraries jamais. Parce que tu n'es pas sûre de rester en vie. »

UN BESOIN VITAL DE PAROLE

Toutes pourtant aspirent à révéler leur histoire. Toutes ou presque disent qu'elles diront la vérité à leurs enfants. Toutes ont trop souffert des non-dits, des petits secrets et des arrangements.

Pour une femme victime de la violence des hommes, parler, c'est prendre le risque d'être rejetée, disqualifiée. Même pour les plus privilégiées, fortes de leur bagage intellectuel et social : « Parler, c'est toujours mettre en danger les relations avec ceux qu'on aime » dit Hélène Devynck^[1] qui ajoute, à propos d'une autre femme victime du même prédateur : « Elle veut que ça se sache mais ne veut pas de la montagne d'emmerdements dans la vie personnelle, amicale et professionnelle que provoque la prise de parole. Je la comprends. »

« Parler, c'est toujours prendre un risque », insiste Daria. « Risque des représailles ; risque que le regard des gens qui vous entourent change du tout au tout, risque de se brouiller avec eux. Je vis en couple mais j'ai préféré ne rien dire. Si je le dis, je ne me sentirai plus en sécurité ; même avec quelqu'un qui ne me jugera pas. C'est une tache. »

Un risque que l'on prend sans aucune garantie d'avoir un écho. Roxane le souligne : « Une actrice, une patineuse, elles peuvent s'exprimer à la télé, dénoncer ce qu'elles ont subi. Pas une mère de deux enfants poussée à la prostitution par un pervers narcissique. Je suis une sans voix. »

Sans voix, c'est le mot. Et pourtant, dans l'ombre, elles sont animées d'un insatiable besoin de parole. Toutes disent vouloir parler, publier. Toutes ou presque écrivent ! À l'instar de Jeanne Cordelier, qui accède à la célébrité avec *La Dérobade* en 1976 : « J'ai eu besoin de faire éclater le silence. (...) J'en avais trop vu, trop entendu, trop vécu, pour ne pas le partager. Tout est sorti ; comme un abcès qu'on crève. Il fallait que je crie. J'aurais été capable de tuer pour que la vérité sorte ». Roxane ne dit rien d'autre, en 2022, dans notre revue : « Je n'en peux plus de ne pas pouvoir le dire. Les discours que j'entends ! J'ai envie de hurler, de dire aux gens "Mais vous ne savez pas de quoi vous parlez ! Vous vous les êtes tapés, vous, tous ces types ?" Plus ça va, plus j'ai envie de le crier au monde entier. Mais on n'a pas le droit à la parole en fait. Les émissions sur la prostitution, je casserais la télé ! Je suis révoltée. On doit se taire, comme avant les victimes de viol et d'inceste. Ne rien dire. Supporter. Partout c'est le déni. »

Pour Clémence et Ariane, c'est aussi le mot « besoin » qui revient : « J'ai besoin d'en parler », dit la première, « de faire comprendre la cruauté de ce que j'y ai vécu, d'expliquer ce qu'est le risque de mourir parce qu'on est une femme » ; et la seconde nous confie : « Ce dont j'aurais besoin, c'est d'extérioriser les

choses atroces que j'ai vécues dans mon corps. Avec tous les détails. Il n'y a pas une nuit où je ne fais pas de cauchemars de viols. »

#METOO, LE CHÂINON MANQUANT

Le silence est l'allié de toutes les formes d'exploitation sexuelle : l'écrivaine Rebecca Solnit en fait « la condition éternelle de l'oppression ». « Entendez-vous le silence ? », demandait Andrea Dworkin, déplorant le nombre incalculable de voix féminines qui n'ont jamais été entendues tout au long du récit de l'histoire occidentale.

Ce silence est heureusement de plus en plus fissuré, grâce au mouvement #metoo, exceptionnelle libération de la parole des femmes dénonçant leurs harceleurs, agresseurs et violeurs, et appelant à la fin de l'impunité.

Leurs témoignages ont été fondamentaux pour faire basculer les représentations. Après *Le Consentement* (Grasset, 2020) de Vanessa Springora ou *La Familia grande* (Seuil, 2021) de Camille Kouchner, ni le « consentement » ni l'inceste ne sont plus vus comme avant.

Alors, pourquoi n'en est-il pas de même pour la prostitution, dénoncée à longueur d'année dans de multiples livres, films ou témoignages produits par les intéressées ? Des survivantes de la prostitution ont bien fait leur apparition dans le cadre du

mouvement #metoo. Lors de la CSW 2018, à New York, de nombreuses survivantes se sont exprimées, notamment Mickey Meiji d'Afrique du Sud et Autumn Burris des États-Unis, lors de la conférence organisée par la CATW avec Equality Now.

Mira Sorvino, une des premières actrices hollywoodiennes à avoir dénoncé Harvey Weinstein, très émue à l'écoute de leurs témoignages, s'est ainsi exclamée que la prostitution, c'était « metoo under steroids », ou « #metoo puissance 1 000 ».

Ashley Judd, la première à avoir dénoncé les agissements de Weinstein, s'est engagée publiquement aux côtés des survivantes de la prostitution, notamment à Paris, en 2018.

Rejoindre cette œuvre collective, c'est passer de « victime » à témoin. « Ce qui est en jeu est la capacité à être vu-e comme une source crédible de connaissances et d'expériences », écrit Manon Garcia^[2]. Parler, témoigner, est un acte courageux, créatif. Le contraire d'une posture de « pauvre .../...



Jeanne Cordelier dans nos locaux en 2018

[1] *Impunité* (sur les agissements de Patrick Poivre d'Arvor), Seuil, 2022 (voir également p. 34).

[2] *La conversation des sexes*, Flammarion, 2021.

victime ». Témoigner, c'est cesser de subir. C'est se décoller de son vécu traumatique, c'est expliquer, éclaircir, agir, regarder vers l'avenir en dessinant la possibilité du changement. Au plan personnel comme au plan collectif.

Rachel Moran convoque la métaphore « d'un immeuble en feu où, ayant la chance d'en réchapper, on se trouve dans

l'obligation de prévenir (...) celles et ceux qui sont piégés à l'intérieur ». Pour Noémie, la possibilité que son histoire puisse servir à d'autres, « empêche d'autres destructions », est vécue comme un aboutissement. Stéphanie prend la parole « pour [s]'adresser aux hommes et à celles qui pourraient être tentées "d'y aller". »

LES CONDITIONS DE LA PAROLE

La parole mûrit. Et pour mûrir, elle a besoin de celle des autres, d'une pensée qui est une révélation : « je ne suis peut-être pas seule ». Face aux freins (voir page suivante), voici les circonstances propices à la prise de parole.

Malgré toutes les embûches, elles parlent, car c'est leur existence même qui en dépend : « Aujourd'hui, j'existe. Je parle », exprime Anne Darbes ; « J'ai décidé de dire au monde que je m'appelle Rachel Moran », dit son homologue irlandaise. Toutes ont su s'appuyer sur les ressources interpersonnelles, culturelles, sociales, disponibles le moment venu.

LE FÉMINISME, UN CATALYSEUR

En 1971, dans *Quatuor*, Kate Millett jugeait que la parole des femmes avait gagné « en puissance, en précision, en clarté », ce qu'elle attribuait « au rôle de catalyseur culturel que le Mouvement [féministe] joue auprès d'un grand nombre de femmes, presque ou tout à fait à l'insu de beaucoup d'entre elles. »

Le féminisme permet de comprendre ce qui fait système et dépasse l'expérience personnelle. En lisant les témoignages qui foisonnent lors de la vague #metoo, Alexine remarque : « Il n'y avait rien venant des prostituées. Moi, j'avais vécu quelque chose de plus flou, dans les zones grises du "consentement". Mais tout au fond de moi, je savais que ce n'était pas normal. Grâce au féminisme, cette partie de moi a pu monter à la surface et finir par s'exprimer. »

Pour Daria, « entendre des personnes expliciter ce qu'est le système prostitutionnel a été une découverte dingue. Je pouvais enfin analyser, faire des liens ; et sortir de la culpabilité. Seule, on reste avec ses croyances sur des prétendus choix, des prétendus dysfonctionnements. »

PARTAGER SON EXPÉRIENCE

Les réseaux sociaux ont été une chambre d'écho formidable pour le mouvement #metoo. Ils sont également un relais important pour les survivantes : « J'ai commencé à suivre Rosen sur les réseaux sociaux », se souvient Alexine. « Elle parlait de moi ! C'était salvateur ! La parole des autres femmes ; c'est le plus déterminant. Entendre celles qui ont vécu la même situation. Pour moi, ce qui a été fondamental, c'est quand j'ai compris que ça n'était pas arrivé qu'à moi. »

Les autres n'apparaissent plus alors comme menace

mais comme source potentielle de réponses et de solutions. Comment ont-elles fait pour s'en sortir ? Partagent-elles mes peurs ? Quels moyens trouvent-elles pour se réparer ? Le groupe de parole peut s'avérer un outil puissant, à même de rétablir la confiance et de restaurer l'estime de soi. Une rencontre, une lecture, un podcast, un témoignage... peuvent ouvrir des horizons. « On peut parler anonymement et tout dire », pointe Rosalie. « Sans censure. Dire des choses que les gens qui nous entourent ne sont pas capables d'entendre. Les premières femmes prostituées que j'ai rencontrées, c'est dans les groupes de parole », poursuit la jeune femme. « Pour toutes, c'était la première fois qu'elles en rencontraient d'autres. Tant de femmes vivent cette expérience

seules, sans pouvoir partager ce qu'elles ont vécu. Avec les autres, on est plus forte pour sortir de l'emprise. Ces groupes de parole m'ont apaisée, déstressée. J'ai arrêté de me considérer comme nulle ou faible. »



Des survivantes à Paris en 2021

DES FREINS INNOMBRABLES

LE REGARD DES AUTRES

En 1975, lors des manifestations de prostituées à Lyon, les témoignages n'étaient possibles qu'avec perruques et lunettes noires. Près de 50 ans après, est-ce si différent ? En 2014, quand Rosen achève sa marche (743 km pour dénoncer le système prostitutionnel), quatre survivantes lui adressent un message de soutien. Elles y parlent du « regard des gens », de la difficulté de « se battre pour la cause à visage découvert », confient leur peur de perdre leur travail et de voir leurs enfants insultés.



Judith : « J'ai l'impression que c'est marqué sur ma figure (...) Je n'ose pas aller aux réunions de parents à l'école. La question que je redoute, c'est "et vous, qu'est-ce que vous faites ?" ».

LA HONTE, LE SENTIMENT DE NE PAS ÊTRE LÉGITIME

Beaucoup de femmes prostituées rapportent le sentiment que leur expérience dans la prostitution ou la pornographie constitue le marqueur principal de leur identité et qu'elles ne s'en déferont jamais. Parler, c'est risquer d'être réduite à cette seule dimension, culpabilisante. Laurence s'est tue pendant 20 ans. Avant d'oser s'engager publiquement, de toutes ses forces, lors du débat qui a précédé le vote de la loi de 2016.



Laurence : « Si j'osais parler, je prenais le risque d'être rejetée. Si je me taisais, je devais continuer à supporter le poids de la honte et de la douleur ».

LE DÉNI

Dénoncer exige de pouvoir identifier ce que l'on vit... Le mécanisme est bien connu pour les victimes de violences conjugales, qui se voient parfois reprocher de « rester » auprès de leur agresseur. Lorsqu'on ne voit pas d'issue à sa situation, il est facile de se persuader qu'on l'a choisie et que tout va bien. « Se reconnaître victime s'avère trop douloureux, humiliant et peut-être même inutile » écrit pertinemment Patrizia Romito (*Un silence de mortes*, Syllepse, 2006).

Certaines survivantes ont d'abord été des défenseuses du « travail du sexe ».



Trisha Baptie, survivante canadienne : « À l'époque, je vous aurais dit que la prostitution était un geste de pouvoir, de libération. Comment aurais-je pu me regarder dans le miroir autrement ? ».

LE RISQUE DE REPRÉSAILLES

Beaucoup de femmes vivent sous la menace des réseaux, de proxénètes ou de conjoints violents. L'exemple des femmes nigérianes est le plus connu, à travers le système du « juju » qui les contraint à prêter serment de fidélité à leurs exploiters. Lorsque le proxénète ne menace pas physiquement sa victime, il obtient son silence en jouant, par exemple, sur sa crainte qu'on lui retire la garde de ses enfants.



Mélanie : « [Au procès du Carlton] Dodo se moquait de moi ouvertement. Plusieurs fois, je l'ai interpellé. Mon avocat toussait pour me faire taire parce qu'il craignait pour moi ; alors, j'ai dit le minimum. Il y avait des mafieux, des proxos dans la salle ».

LA STRATÉGIE DE L'AGRESSEUR

L'emprise d'un agresseur, tant qu'elle n'est pas levée, est aussi un obstacle majeur à la parole.

Rosalie : « Clients et proxénètes renforcent en nous l'idée qu'on est sales. On finit par intégrer la violence de leur vision ».



Alexine : « La prostitution, c'est un processus d'humiliation qui fait que toute la culpabilité pèse sur nos épaules ».

Daria : « La stratégie des agresseurs, c'est d'ancrer en vous l'idée que tout est de votre faute. On se dit qu'on le mérite, qu'on n'est pas comme les autres ».

LA RÉACTIVATION DU TRAUMATISME

Nous qui recueillons leurs témoignages savons à quel point le contenu en est explosif. Certaines personnes mettent des semaines à les relire. Mettre à jour les processus qui vous ont ligotée, enfermée, est douloureux. D'où la difficulté à porter plainte. Pour celles qui s'y risquent, l'épreuve est lourde. Les bénévoles du Mouvement du Nid qui les accompagnent au tribunal mesurent à quel point leur corps peut être littéralement « colonisé par la violence », selon l'expression de la psychiatre Muriel Salmona. Laurence a mis quatre années à écrire son livre *Re-naître de ses hontes* : « J'ai souffert de contractures qui m'ont paralysée, de maux de ventre à rester pliée en deux, de vomissements, de crises de sanglots pendant des semaines. »



Alexine : « Maintenant je fais de l'activisme. Libérer ma parole m'a aidée ; mais émotionnellement c'est difficile ; ça remue beaucoup de choses. Je fais tout pour ne pas me retrouver seule après mes interventions publiques ».

Daria, qui souffrait « de stress post-traumatique à vouloir m'arracher la peau », est invitée par le Collectif féministe contre le viol à rejoindre un groupe de parole : « J'y suis allée en me sentant coupable, [pensant] "Elles, elles n'ont pas voulu l'inceste, les viols... Ce sont de vraies victimes". On avait toutes cette idée que ce qui nous arrivait était un peu notre faute. Et voilà qu'elles ont été choquées par ce que je leur ai raconté ! Pour moi, les groupes de parole ont été le meilleur et le plus décisif travail thérapeutique. On y parle sans filtre, on se reconnaît mutuellement, on sort de l'histoire individuelle pour comprendre la dimension collective et systémique, on constate les effets identiques des violences sur chacune. »

DES PISTES THÉRAPEUTIQUES

Psychothérapies, relaxation, massages, sophrologie, hypnose, yoga, taïchi, respiration énergétique... des thérapies dites psychocorporelles peuvent réconcilier avec un corps devenu étranger, soulager les souffrances et traumatismes qui sont à l'origine d'angoisses, de peurs, de cauchemars – en attendant d'avoir la possibilité d'engager une psychothérapie.

La biographie thérapeutique, les ateliers d'écriture, peuvent aussi être d'un grand secours, comme l'illustre le travail que Stéphanie a mené avec Florie (voir notre entretien p. 8) : « Je suis toujours une victime du système qui m'a fait vivre ce que j'ai vécu, mais je ne suis plus une victime en priorité. Aujourd'hui, pour moi, c'est terminé. Et la fin de ce récit a correspondu à un nouveau départ dans ma vie : j'ai changé de travail, trouvé un appartement... J'ai bien fait de prendre le temps qu'il fallait. »

« J'ai eu la chance d'avoir une psychologue fantastique (...) Très peu de femmes ont cette possibilité parmi les survivantes que je connais », regrette Daria. « Sortir de la prostitution, c'est devoir apporter des réponses à de multiples problèmes : économique, émotionnel, corporel, intellectuel... C'est vouloir sortir de l'amputation du corps et des sens. Je me suis mise au yoga, en plus d'un travail psychocorporel. C'est un travail continu, il ne faut jamais lâcher. Recréer une relation saine avec son corps est un enjeu fondamental. »



Des survivantes enregistrent un podcast à la Cité Audacieuse

L'IRREMPLAÇABLE SOUTIEN ASSOCIATIF

De nombreuses associations féministes tissent un formidable réseau de soutien pour défendre les femmes victimes de violences et les soutenir, et relayer leur expérience, leur vécu. Plusieurs proposent des groupes de parole, comme le Collectif féministe contre le viol, et des dispositifs d'écoute, de soutien et d'orientation, comme la Fédération nationale Solidarité femmes à travers le numéro vert 3919.

Dans le champ de la prostitution, depuis 80 ans, le Mouvement du Nid se fait le relais inlassable de la parole des premières concernées. Bernard Lemette, de la délégation des Hauts-de-France, cite l'exemple des femmes nigérianes : « Il faut parfois 150 entretiens d'une heure trente pour qu'elles parviennent à donner leur véritable identité ; trois ou quatre ans pour que la parole se libère. Mais quand la parole se libère, l'être se libère. La parole est puissante. »

Les délégations recueillent les récits de vie, la revue publie des témoignages et cet appui solide à la parole s'enrichit aujourd'hui d'un podcast qui sera diffusé en 2024, conçu et réalisé par des survivantes. Les bénévoles accompagnent les personnes aussi bien devant les tribunaux, lorsqu'elles portent plainte qu'auprès des administrations et des préfectures lorsque les étrangères sollicitent l'asile auprès de l'OFPPRA ou un titre de séjour ; démarches qui exigent une mise au clair des parcours et des argumentaires.

ROSEN, UNE PASSEUSE

« Pour moi, le point de départ vers une nouvelle vie a été la parole entre survivantes. » C'est en entendant Rosen en 2013, où elle intervenait publiquement aux côtés de Laurence et Nathalie à la Machine du Moulin Rouge, que Daria dit avoir eu « un électrochoc » : « À chaque mot qu'elle prononçait, je pouvais dire "moi aussi". Jusque là, j'étais dans un déni si fort que j'avais réussi à me cacher la réalité. Il fallait qu'une autre ait les mots. » Même révélation pour Alexine : « J'ai contacté Rosen qui m'a fait connaître le monde associatif. Je me suis retrouvée avec elle à Mayence, au congrès de CAP international, dans une salle où il n'y avait que des survivantes ! Chaque prise de parole était géniale. Je me suis dit : je ne suis pas folle, je ne suis pas seule. C'était ma vie à travers leurs yeux. Nous nous sommes prises dans les bras. Cette solidarité a été thérapeutique. »

Le Mouvement du Nid met en place une quantité d'outils à même de permettre la parole. Les interventions dans les collèges et lycées sont l'occasion pour certain-es ados de révéler des souffrances jamais exprimées. Le théâtre est également un canal utile. La pièce montée à partir du travail de la délégation des Bouches du Rhône, « J'aimerais arrêtée » a par exemple permis à des jeunes de révéler des situations dont ils n'avaient pas encore osé parler et de pouvoir en discuter.

Ce primat accordé à l'écoute est un fondement de son projet associatif, car écouter, c'est agir, comme l'explique la psychologue Isabelle Filliozat : « *Écouter, c'est donner un espace de liberté à l'autre pour qu'il s'exprime. L'écoute ne consiste pas à "ne rien faire", c'est permettre à la personne écoutée de sortir de sa solitude. Quelqu'un l'écoute et la comprend. (...) Le simple fait de parler, d'occuper de l'espace de parole restaure la confiance en soi. Si en plus on est compris, accepté, reconnu, la confiance grimpe (...) la personne parle et s'entend elle-même. Elle peut faire des liens qu'elle n'aurait pas faits sans en parler.* »

LE CADRE LÉGAL

En décriminalisant la prostitution, la loi française ne peut qu'encourager la prise de parole.

Plus de risque d'interpellation ni de PV, mais au contraire la possibilité d'une existence au grand jour. La loi fait la

norme. Si elle était pleinement appliquée, elle ne pourrait que contribuer à en finir avec la stigmatisation.

Des années de prise de conscience ont permis que des survivantes de la prostitution soient reconnues et entendues devant les plus grandes instances du pays. Leur parole peut enfin peser au plan politique puisqu'elles s'expriment aujourd'hui devant les élu-es de l'Assemblée Nationale et du Sénat. Les témoignages de Rosen et de Laurence, notamment, ont été reçus comme un véritable coup de poing lors du débat précédant la loi de 2016. Aujourd'hui, les interventions de survivantes de plus en plus nombreuses comme Anne Darbes ou Alexine (entre autres) ont à leur tour une vraie force de frappe.

Récemment, c'est en entendant les victimes des tournages pornographiques pour le site French Bukkake que les sénatrices à l'origine du rapport *Porno : l'enfer du décor* (2022) ont conclu à des violences relevant d'actes de torture et de barbarie.

BON À SAVOIR

Les numéros à connaître

- ♦ Le CFCV dispose de deux permanences téléphoniques :
 - Viols Femmes Informations (ligne historique) : 0 800 05 95 95
 - Violences sexuelles dans l'enfance (depuis 2021) : 0 805 802 804
- ♦ Fédération Nationale Solidarité Femmes : 3919

EN FINIR AVEC LA « CONSPIRATION DES OREILLES BOUCHÉES »

Les personnes prostituées témoignent, dépensant une énergie incommensurable. Elles prennent des risques pour faire entendre la réalité du système prostitutionnel. C'est à nous d'écouter et d'agir en connaissance de cause. Petit tour d'horizon des bonnes pratiques.

UN DÉLUGE DE PUBLICATIONS

« Il y a des décennies qu'on lit et entend des récits plus effroyables les uns que les autres », tempête Daria. « *La parole existe. Tout a été dit.* »

Des livres, des films, des témoignages, des procès (comme celui du Carlton de Lille en 2015, et aujourd'hui les procès dans le milieu de la pornographie)... Elles sont si nombreuses à avoir brisé le silence ! Leur parole est omniprésente depuis les années 1975. On n'en finirait pas de citer les témoignages qu'elles ont laissés au fil des décennies, tel celui recueilli dès 1963 par Marguerite Duras dans *Marie-Thérèse* ; ou encore *Une vie de putain*, présenté par Claude Jaget (1975) un livre écrit par les femmes elles-mêmes. « *Le mur du silence est brisé* » croyait alors Barbara, elle-même autrice de *La Partagée* (1977) : « *le récit de la vie d'une femme simplement dite*

à une autre femme qui a su l'entendre » – des femmes « *refusant que leurs corps, leurs paroles, leurs désirs, leur travail soient asservis, exploités et niés par un ordre et des institutions déterminés par les seuls hommes* ». Barbara écrit : « *Il est vrai que dans notre société, les femmes sont encore considérées comme des objets à vendre. Mais il y a une différence fondamentale entre vendre sa capacité de travail intellectuel, manuel ou ménager, et s'allonger quinze fois par jour sur un lit miteux pour se laisser violer en échange d'un billet de 50 F.* »

Le livre contient déjà une dénonciation claire de la pornographie comme misogynie : « *Plus c'est laid, plus c'est bestial, agressif, plus ça fait bander ces messieurs.* »

Comment les citer toutes ? Agnès Laury (*Le cri du corps*), Xavière (*La punition*), Nicole Castioni (*Le soleil au bout de la nuit*) et même Grisélidis dont on a retenu le militantisme pro pros- .../...

titution, mais qui a tenu des propos incendiaires sur les « clients », comparés à des pourceaux...

Merry et la revue *Macadam*, Jeanne Cordelier (*La dérobadé*), Nelly Arcan (*Putain*), Laurence Noëlle (*Renaitre de ses hontes*), Rachel Moran (*L'enfer des passes*), Katy Bérés (*Les pavés de la soumission*), Aure Hajar (*Sentir mon corps brûler*), Louise Brévins (*Pute n'est pas un projet d'avenir*), Anne Darbes, femme trans à la volonté d'acier (*Le visage de l'autre*), et tant d'autres.

La prostitution n'est-elle pas au final le sujet qui a soulevé le plus grand nombre de dénonciations par les premières concernées ? Plus que le viol, l'inceste, les violences conjugales. Une litanie ininterrompue, pour qui sait lire, de violences, de viols, de tromperies, d'humiliations, d'enfermement.

Comment un tel raz-de-marée a-t-il pu ne pas soulever un vrai mouvement de société ? Une révolte de l'opinion ? « *On accepte de "briser le silence" à la seule condition que chaque épisode de violence soit présenté comme un cas isolé, et pourvu que les auteurs y apparaissent au cœur d'une situation d'exception (...)* », écrivait Patrizia Romito en parlant des victimes de violences conjugales. Les innombrables témoignages de personnes prostituées restent pour l'opinion des histoires isolées ; pas d'analyse d'ensemble, rien qui fasse système.

Ce sont des torrents d'insultes qu'ont dû affronter les personnalités politiques conscientes de ce système pour défendre le vote de la loi de 2016. Une loi qui reste mal comprise, dans un contexte culturel acquis au « travail du sexe ».

L'IDÉOLOGIE DU TRAVAIL DU SEXE

Parole manquante... ou parole déniée ? La première étape, c'est d'accepter d'entendre. Or, l'habile travestissement de la violence prostitutionnelle qui s'opère à travers l'expression « travail du sexe » offre l'occasion d'un confortable déni pour l'opinion publique et la garantie d'un statu quo pour ceux qui profitent du maintien du système prostitutionnel.

La parole des femmes est au centre des exigences féministes. Mais sur la prostitution, se font entendre des voix



totallement opposées, dont l'une revendique le « métier » dans un souci légitime de reconnaissance et de dignité, mais dans le déni total de l'exploitation subie de la part des proxénètes et des proxénètes. Ce dilemme n'est pas spécifique au sujet. Comme le rappelle Patrizia Romito, « *le même problème s'est posé avec la remise en cause de la condition des femmes au foyer, présentées comme relativement opprimées par l'analyse féministe, mais dont des représentantes affirmaient au contraire leur choix et leur autonomie* ».

Comme l'expose Alexine, « *les gens préfèrent adhérer aux idées sur "mon corps mon choix". Tous les discours sur la liberté enferment encore plus les prostituées, les empêchent encore plus de dire "je n'ai jamais voulu ça !"* »

L'idéologie du « travail du sexe » empêche, quelque part, d'accéder à son propre vécu. Elle organise le déni, transforme la réalité, et par là est d'un grand secours pour celles qui ne voient pas d'issue. Pas de remise en cause ; un travail,

SUREXPOSÉES... MAIS MUETTES

Le silence des femmes qu'on prostitue a traversé l'histoire. Il a fallu 50 ans aux « femmes de réconfort » soumises à l'abattage sexuel par l'armée japonaise, pour que la parole sorte. En 2013, Laure Adler, autrice d'une *Vie quotidienne dans les maisons closes*, constatait que les prostituées, « restées sans voix », avaient toujours été racontées par les hommes. Elle osait écrire : « C'est donc à partir du vacarme et de la rumeur de la littérature prostitutionnelle masculine que je vais tenter de restituer partiellement des fragments de leur histoire. » L'équivalent d'une histoire des gazelles racontée par les lions...

avec les inconvénients que peut avoir tout travail. D'où l'adhésion de tant de femmes à ce « nouvel ordre » libéral.

La promotion du « travail du sexe » ne dédaigne pas de s'appuyer sur les menaces et les attaques personnelles et ses lobbyistes tentent de faire taire les survivantes dans le monde entier. Daria a été agressée à Paris lors d'une manifestation du 8 mars pour avoir voulu déployer une banderole sur laquelle figuraient les visages des femmes tuées par le système prostitutionnel : « *On m'a passée à tabac pour m'empêcher de dénoncer l'extrême violence d'un système qui n'est pas, pour moi, un concept abstrait, mais un enfer que j'ai connu de l'intérieur, qui a causé la mort de femmes qui étaient mes amies et qui m'a durablement abîmée. J'ai subi le cyberharcèlement en tant que "putophobe", des menaces de mort sur Internet. Une haine incroyable.* »

Elle ajoute : « *Il faut écouter les concernées* », *avons-nous lu partout, de la part des personnes qui soutenaient nos agresseurs. Mais qui sont-elles, ces concernées qui peuvent s'exprimer ? Celles qui confortent le lobby du proxénétisme, et elles seules. Une minorité anecdotique, face à l'écrasante majorité des silencieuses.* »

Les survivantes n'ont pas de liens avec l'industrie du sexe et n'ont aucun intérêt financier à défendre. Les moyens dont elles disposent pour se faire entendre, financièrement et politiquement, sont faibles. Mais rien ne peut empêcher la force de leur parole à la tribune. Elle a déjà largement porté dans les choix politiques de pays comme la France et la Suède. Et ce n'est qu'un début.

MÉDIAS, LA PAROLE TRONQUÉE

Les mouvements de défense du « travail du sexe », souvent présentés comme le visage de la modernité, bénéficient d'une grande couverture médiatique : des longues pages consacrées aux « congrès de prostituées » des années 1980/1990 jusqu'à la promotion, dans les années 2020, d'une Emma Becker en prostituée libre contant son expérience sulfureuse dans *La Maison*, un bordel de Berlin. Présentation « sexy », déculpabilisation totale pour les proxénètes, confort de pensée pour l'opinion. Pas de

vagues, relais assuré. Pourquoi, en revanche, un silence assourdissant sur l'ouvrage de Rachel Moran, *L'enfer des passes ? « J'ai l'impression d'avoir passé une éternité à hurler dans une boîte en verre sans que personne ne m'entende »*, résume cette dernière. On sait que des rédactions ont opposé un refus cinglant aux propositions de journalistes touchées par sa rencontre et son récit...

La multiplication des livres témoignages, ajoutée à la brutalité des faits de proxénétisme, incessants à longueur d'années, devraient pourtant pousser à creuser le sujet. Mais non ; un mur étanche continue de séparer les violences prostitutionnelles des autres violences sexistes et sexuelles. Faut-il y voir le poids financier de l'industrie du sexe sur les médias et dans l'ensemble de la culture ?

En juillet 2015, à l'issue du « procès du Carlton », l'avocat Emmanuel Daoud disait sa satisfaction de voir les médias s'emparer de l'affaire et « *les mentalités changer* ». Hélas, l'épisode refermé, c'est le « travail du sexe » qui s'est imposé, dans la quasi invisibilité des survivantes.

ACCUEILLIR LA PAROLE

Comme le dit la philosophe Manon Garcia, « *la prise de conscience ne vient pas uniquement d'une nouvelle prise de parole, elle vient d'une nouvelle réception de cette prise de parole* ».

La parole se serait enfin libérée ? N'est-ce pas plutôt l'écoute qui est devenue possible ? Encore a-t-il fallu que les victimes ou leurs accusés soient des personnes connues... Or, les personnes prostituées, condamnées aux pseudos et à l'anonymat, peuvent difficilement compter sur leur notoriété pour être entendues.

Elle-même survivante, Daria se demande comment faire passer le message. « *Au colloque organisé par la CLEF au Sénat^[3], en juin 2023, quand Candida a pris la parole pour livrer un récit brut, très violent, j'ai vu un mur se dresser entre elle et le public ; même dans une salle acquise à sa cause. Ce degré extrême de violence, personne ne pouvait l'entendre.* »

Elle ajoute : « *J'ai fait de la prévention dans un lycée où j'ai parlé de prostitution pendant que ma collègue abordait la drogue.* .../...

[3] Ni un travail, ni du sexe, journée de sensibilisation pour l'abolition – Coordination Française pour le Lobby Européen des Femmes.

Alors que les élèves se précipitaient vers elle, je suis restée seule, sans pouvoir échanger. Il y a une violence qui n'est pas entendable. Les gens usent de mécanismes de protection. Moi-même, parfois, je me sens coupable quand je parle. J'ai un mécanisme d'auto-censure.»

Maite Lønne, ancienne victime d'un réseau d'exploitation de mineures et qui a dialogué avec de nombreuses autres victimes, résume ainsi l'accueil trop souvent réservé à celles et ceux qui s'expriment : *« Ces êtres déjà écorchés vifs se retrouvent une seconde fois victimes du fait des traitements que notre société leur inflige : déni, déconsidération et re-traumatisme ».*

Les personnels de santé ne sont malheureusement pas toujours attentifs : *« Aux urgences, personne n'a jamais vu que j'allais mal »*, note Stéphanie. Rosen rapporte : *« Pendant toutes ces années, j'ai vu des psys, je suis allée aux Alcooliques Anonymes. Mais je trouvais des excuses bidon, des faux problèmes parce que je ne pouvais pas dire que j'étais prostituée. En fait, je me rends compte maintenant que je lançais des appels au secours en permanence.»* Insuffisamment formés, pétris de stéréotypes patriarcaux, certains font pis que mieux, comme le souligne amèrement Daria : *« Je pourrais écrire un livre avec toutes les horreurs que m'ont dites des psys... »*

UNE PAROLE TRAUMATIQUE

Écouter des femmes qui ont subi des violences ne va jamais de soi... Les bénévoles du Mouvement du Nid connaissent intimement ce délicat travail de recueil des récits de vie. Il s'agit alors d'entendre les traumatismes, de recueillir les besoins de la personne tout en lui rendant son statut de sujet qui parle, qui pense, qui décide ; donc de lui rendre sa dignité et de la mener vers l'autonomie.

Comme le dit Florie Fonterme (notre interview p. 8), *« Il y a des récits de vie qui libèrent et d'autres qui enferment ».* Elle propose sur son site des conseils et méthodes : *« Recueillir les récits de vie, enjeux et bonnes pratiques ».*

Au Collectif féministe contre le viol, on tient à rappeler les règles qu'exige le travail d'écoute : *« Ne pas questionner ce qu'a fait la victime, mais bien ce qu'a fait l'agresseur ; ne pas minimiser ; respecter le rythme de la personne ; ne pas remettre en cause ce qu'elle dit.»* Les écoutantes donnent aussi des conseils à leurs proches : *« lui dire, on te croit ; l'assurer qu'elle n'a rien fait de mal, la déculpabiliser ; rappeler la loi, "il n'avait pas le droit" ».*

Seuls des personnels formés, donc sensibilisés, que ce soit dans la police, la justice, le secteur médical et social, sont à même de repérer et « d'entendre » les personnes victimes de violences. Il faut donc une politique volontariste en leur faveur.

La psychiatre Muriel Salmona insiste sur la nécessité de connaître l'impact psychotraumatique des violences



Des survivantes du monde entier prennent la parole en 2018 à Paris

sexuelles et les dommages neurologiques qu'elles entraînent, pour lutter contre le déni et la loi du silence. Les jugements sont alors remplacés par une écoute empathique qui ouvre la voie à un parcours de protection ou de soins.

Devant la justice, la prise de conscience est certaine, heureusement. Des indemnisations sont versées à des personnes prostituées pour les dommages subis. Mais des préjugés demeurent. Selon l'avocate Anne Bouillon, *« La prostituée victime est considérée comme un peu moins victime que les autres. (...) Il faut déconstruire cette antipathie naturelle, dans laquelle se trouve l'idée sous-jacente qu'elle en a sans doute tiré profit, et ce n'est peut-être pas si grave que ça. C'est une idée nauséabonde. Ces femmes sont victimes de plusieurs milliers de viols. Elles doivent être réparées intégralement. »*

La parole des victimes de prostitution doit recevoir enfin l'attention et la considération qu'elle mérite. C'est une nécessité d'abord pour les victimes, comme l'exprime Laldja, qui a porté plainte contre son proxénète : *« Ce qui a été grandiose pour moi, c'est quand l'inspecteur a prononcé le mot de victime. Ce mot m'a rendu l'espoir, moi qui m'étais toujours sentie coupable ! Trop naïve, trop bête... Il y a eu un autre moment important, au tribunal, quand le procureur m'a félicitée pour mon courage. »*

Ou encore Marion, dans le cadre de son parcours d'insertion : *« En sortant de la prostitution, je suis allée à l'agence pour l'emploi. J'étais incapable de leur dire ; j'avais donc tout écrit sur un papier. Quand l'employé m'a demandé des explications sur le trou dans mon CV, j'ai posé le papier sur la table. Il l'a lu et il m'a dit : "je comprends". »*

C'est aussi une nécessité, plus globalement, pour espérer construire des relations plus égalitaires, plus justes. Si la parole des survivantes parvient à crever le silence, c'est le noyau de la société patriarcale qui vient à être ébranlé. La résistance à cette parole est à la mesure de l'enjeu. ●